

jeune ensommeillée, elle l'étoufferait de baisers, l'étourdirait de caresses. Mais elle n'ose même pas saisir la main d'Henri et se tord les doigts, ondulant comme un arbuste sous la brise, en balbutiant : —Comment vous remercier?

Alors lui-même place autour de son cou les bras de Maguelone et elle l'embrasse fougueusement, tandis que, point troublée mais délicieusement charmée, il songe tout bas ce qu'elle disait tout haut huit jours plus tôt :

—Je ne croyais pas qu'il fût si gentil d'avoir une sœur !

—Colette, mettez dans un carton les robes de Mademoiselle : un tailleur, une robe plissée, un fourreau blanc à broderies noires...

Debout à côté d'Henri, Maguelone regarde Colette pliant dans un carton les robes que Brienne vient d'acheter chez Sylvie, une couturière de Montpellier. Sylvie propose :

—Et un chapeau?... Il faut un autre chapeau pour Mademoiselle... J'ai là quelque chose de délicieux.

Maguelone convoite le chapeau et l'avoue par le rose de ses joues et l'éclat de ses yeux, mais elle se tait. Brienne croit voir Eve au Paradis terrestre pleine de désir devant le fameux arbre. Il murmure :

—S'il te plaît, prends-le, ce chapeau.

—Et un sac?... Que dites-vous de celui-ci. Voyez l'intérieur!

Elle vend de tout, cette Sylvie. Maguelone se tait toujours, mais elle tourmente la cordelière usée de son cabas de cuir.

—Il faut que tu aies ce sac, décide Henri.

—Oh! merci! merci!

—J'ai de ravissants colliers de fantaisie...

Sylvie désigne des cristaux de toutes couleurs, une bimbeloterie charmante et semi-barbare. Cette fois, la jeune fille proteste.

—Vraiment, je n'en ai pas besoin...

Mais elle caresse le collier proposé comme elle devait, à Saint-Landry, caresser Blanchet, le chat borgne et adoré.

—Je te l'offre, dit Henri.

Cette fois, Sylvie ne présente plus rien. Maguelone met le collier de cristal fait "de larmes de nymphe" dit-elle. Puis, quand elle sort, elle balbutie :

—Henri, c'est trop, beaucoup trop! Il ne faut pas vous ruiner pour moi!

Il a envie de riposter : "Ruiné? C'est à peu près fait! Plus ou moins ne compte plus." Mais il s'amuse de l'effroi de la jeune fille devant une note somptuaire de quinze cents francs. Il se rappelle les exigences de la moindre conquête parisienne et ce que représentent un manteau de fourrure ou un bijou, ces cadeaux obligatoires. Il goûte, à notre époque d'ardent féminisme, d'avoir près de lui une douce créature qui, avant de rien décider, lève sur lui de tendres yeux d'esclave. Ce garçon, sincèrement bon, fut souvent la proie de filles sans vergogne. Cette fois, il protège un être craintif et charmant.

Maguelone, avec un fiancé ou un mari, montrerait plus d'assurance, car elle saurait qu'elle peut rendre en joie ce qu'on lui a donné. Mais sa délicatesse s'alarme d'une bonté qu'elle ne peut reconnaître que par des paroles. Elle ignore quel plaisir éprouve un homme à parer et à gâter comme une suave idole une jolie fille. Si Brienne comble sa vie de bonheur, elle parfume celle d'Henri.

Sœur Donate est repartie pour Saint-Landry tout à fait conquise par la délicatesse du jeune homme. Et la ville-morte, pour elle, n'est ni phénicienne, ni sarrasine, mais encore imprégnée d'encens, croix de bois du royaume de saint François d'Assise. En pleine sécurité, elle y a laissé "sa fille".

Les jeunes gens se promènèrent un peu dans Montpellier avant de retourner aux Acanthes. Un ciel élégant, un ciel d'Ile de France, bleu semé de nuages blancs en bouquets, couronne le Peyrou, le jardin public de Montpellier, et ses parterres à la Française, lignes pompeuses et raides comme des cassures dans un lampas. La statue de Louis XIV en occupe le centre; le geste de sa main royale semble commander la majesté des lignes.

Ils gagnent le Château-d'Eau qui ressemblent à un temple de l'Amour et est

en réalité une machine hydraulique gouvernant les eaux du grand aqueduc. Maguelone se penche entre les colonnes de marbre de ce temple de l'Onde. On ne voit pas celle-ci, mais on l'entend gronder, captive et révoltée d'abandonner la liberté du val pour alimenter les obscures canalisations d'une ville et finir, poluée, sur les évier.

—Allons au Jardin des Plantes, dit Henri.

Ils s'engagent dans la première allée à gauche qui longe le mur; des cyprès de profond velours suivent cette allée en procession.

—Maguelone, dit Henri, cela rappelle les avenues du Jardin Boboli à Florence...

Florence... Elle rêve. Mais l'enchantement tombe, car Henri ajoute subitement :

—Demain, les Paurel viennent déjeuner aux Acanthes.

—Ah! mon Dieu, c'est vrai! Ils voudront m'emmenner avec eux à Saint-Landry.

—Pourquoi cela? Tu n'es à la maison que depuis onze jours!

—Tout au moins fixer la date de mon retour. Et cela va vous débarrasser de moi, puisque cette dame... Mme Muriel, vous a écrit qu'elle compte sur vous pour sa croisière aux Baléares dans une quinzaine. Il faut que vous ayez le temps de vous préparer.

C'est exact. Mme Muriel le réclame. Il a été convenu que le séjour de Maguelone aux Acanthes serait de trois semaines... Enfin, il souhaite visiter les Baléares...

Tout au moins, il le souhaitait. Le désire-t-il encore? Pourquoi aller si loin, changer ses habitudes, faire de tels frais? Pour revoir Mme Muriel? Elle a semblé tout lui promettre en l'invitant, mais il ne ressent plus d'impulsion vers elle et répugne à quitter sa maison heureuse, le pays à reflets d'où semble émerger sa jeune sœur, langoureuse comme une sirène palustre... Depuis quelque temps, il baigne dans une tendresse immense et d'une qualité rare, quelque chose de nouveau qui l'émerveille par sa suavité sans désirs.

Parce qu'elle est sa sœur, il peut s'approcher de cette enfant charmante sans autre envie que d'appuyer sa tête sur son épaule et de la respirer comme un oranger fleurissant. Il s'indignerait qu'une pensée sensuelle le traversât.

Sa sœur... Invinciblement, elle lui fait penser à la Bérénice d'Aigues-Mortes que Barrès chérît lui aussi fraternellement, comme la douceur de ce pays s'opposait à la vivacité de l'amour.

Mais Maguelone, cultivée, a plus d'accent que Bérénice. Et ses yeux si longs, voilés de cils et revoilés par les paupières bleuâtres, recèlent, en plus de l'humidité des étangs, la flamme sarrasine.

Sa sœur... Il comprend qu'il vit un moment exceptionnel. C'est, comme il l'a souhaité, la Tendresse dans toute sa plénitude et que jamais on ne connaît quand la sensualité s'y mêle.

Pour ne pas amoindrir ce transparent bonheur, jamais il n'a parlé de son départ pour le Brésil, à l'automne. D'ici là, sans doute sera-t-elle mariée... Brusquement, il l'interroge :

—Tu seras contente de revoir Sœur Donate?

—Elle doit s'ennuyer de moi, dit-elle en baissant la tête, s'enlisant tout de suite dans la résignation.

—Tu es impatiente de revoir tes compagnes... Blanchet... les lapins... et ton Didier! continue Henri, devenant sarcastique.

—Ah! ne parlez pas ainsi! implore-t-elle.

—Ne préférerais-tu pas rester quelques mois aux Acanthes, avec moi?

—Oh! s'écrie la jeune fille.

Elle émerge de sa langueur : c'est le coup de mistral qui avive la braise, sa bouche déclose brûle sur les petites dents.

—Je serais trop heureuse!

Et, se rappelant ses souvenirs scolaires, elle ajoute, puérile :

—Je vous aime comme Marguerite d'Angoulême aimait son frère François Ier!

—Je ne suis pas roi, dit-il en riant, mais tu es un petit rameau de jasmin trop odorant pour une maison huguenote.

Que n'ai-je un ami de mon monde pour te donner à lui!

Ainsi il fait bon marché des pseudo-fiançailles de sa sœur parce qu'elles ne sont pas scellées par l'amour. De plus, bien qu'il ne soit point pratiquant, il lui semble anormal que cette catholique fervente épouse un protestant.

Ils sortent du Jardin et elle lui dit :

—Je voudrais aller à la cathédrale.

—Vas-y, mon enfant.

Mlle Ferrer lui jette un coup d'oeil implorant. Elle voudrait qu'il l'y accompagnât. Mais il résiste à cette muette injonction et tandis qu'elle disparaît dans la basilique montpelliéraine, il se promène de long en large sous le porche soutenu par deux piliers moyenâgeux aussi gros que des tours.

—Vous sortez du confessionnal, mon ami?

Une railleuse voix féminine interroge Brienne qui se retourne et aperçoit, plantée derrière lui, Mme Muriel.

—Comment, vous ici, chère madame! Je vous croyais à Paris!

Elle rit, un rire dru qui agite sur son front comme une huppe les aigrettes de son chapeau. Combien cette créature réaliste, brutale, cocasse, est différente de Maguelone!

—Nous sommes venus, mon mari et moi, à Marseille afin de voir le yacht pour la fameuse croisière, dit-elle. Mais nous voilà en difficultés avec le capitaine. Mon mari est resté là-bas. Je suis venue ici et, comme nous renoncerons peut-être à ce voyage, j'ai loué un appartement meublé à Montpellier... il faut venir m'y voir.

Il acquiesce, rempli d'un empressement réel. Autant il lui répugnait de quitter les Acanthes pour une croisière, autant il aimera aller voir Alix Muriel à Montpellier. Enfin, elle n'a pas perdu tout pouvoir de séduction sur Brienne et le voici qui, de nouveau intéressé, suit des yeux ses mouvements angulaires d'oiseau de grand vol.

—Si toutefois, reprend Mme Muriel avec un clin d'oeil en coin, votre suzeraine vous le permet!

—Quelle suzeraine?

—Le jeune homme qui vous accompagnait tout à l'heure.

Subitement grave, il répond :

—C'est ma sœur.

—J'aurais dû m'en douter en la voyant entrer dans l'église.

—Elle est jeune et fort dévote.

—Et elle habite aux Acanthes?

—En ce moment.

—Eh bien! vous devez être en état de grâce, mon cher, entre une basilique célebre et une soeurlette pétrée dans la cire des vierges! Je gage que chez vous ça doit sentir l'encens!

Il riposte, hardi et gai :

—On dit bien que chez vous ça sent... l'opium!

—Qui vous a dit cela? Michel Léroutville? Pft... Et voilà qui, sans doute, va vous empêcher de venir me voir, vertueux homme!

—Me croyez-vous si craintif? Je suis sûr, du reste, que chez vous on ne fait que ce que l'on veut bien faire et je n'ai aucun goût pour les drogues.

Elle secoue sa tête huppée, agacée par l'ambiguïté de ce jeune homme qui lui plaît et qu'elle veut attirer. Incapable de diplomatie, elle fonce droit sur l'obstacle comme un oiseau nouvellement encagé se rue sur les barreaux :

—Ce soir, je vous attends pour dîner. Et rassurez-vous...

—Vous croyez que j'ai besoin de l'être?

Est-il impertinent ou conquis? Elle achève :

—Il y aura quelques amis et aucune trace d'opium... A ce soir?

Elle interroge. L'impatience communie à sa maigre et vive silhouette un léger tremblement comme un battement d'ailes réprimé. Et son oeil prompt, embusqué sous les cils, a une fixité d'aimant.

—A ce soir, dit-il... Mais, de grâce, renvoyez vos amis après le dîner!

Elle s'enfuit en éclatant de rire, le laissant agité, heureux.

Et, ce soir-là, Maguelone dina seule aux Acanthes...

Il ne revint que le lendemain matin, fourbu et mécontent. Cette trépidante Alix lui plaît et l'irrite. Il n'a vu chez elle ni lampe à opium, ni seringue, rien

de suspect. Pourtant, tout est suspect. Elle est une drogue excitante dont il se défiera et l'arrivée aux Acanthes, dans la pâleur propre et saine de l'aube, le nettoie comme un bain frais. Il sourit à sa petite sœur qui vient au-devant de lui en disant, candide :

—Vous êtes sorti de grand matin aujourd'hui, Henri!

—N'est-ce pas, chérie?

Puis se rappelant que, ce jour-là, les Paurel vont venir, il dit :

—Hein! quel temps! Bleu comme la ceinture de la Vierge!... Votre future famille va être édiflée!

Il se trompe... Avant même d'avoir revu les jeunes gens, les Paurel ont subodoré dans le pays "l'haléine de Satan". La mollesse de cet horizon bleu lavande, ces eaux miroitantes, cette tiédeur après le souffle dru de leurs montagnes, les scandalisent obscurément. Connaissant mal l'histoire de Maguelone-la-Moniale, ils ne trouvaient point l'atmosphère franciscaine.

—C'est païen, déclare la régente.

Elle aussi a raison, tout dépend du point de vue et certes, en Italie, dans la plaine mantouane également luisante de miroirs allongés, Virgile dut, par de telles matinées, composer ses plus païennes églogues...

Cependant l'aspect simple des Acanthes sous leur vêtue de lierre rassura les Paurel. Par contre, dès le vestibule, ils furent offusqués par les toiles de Jouy où circulaient les déesses nues; ils percevaient le "laisser-vivre" du dix-septième siècle; Raoul Brienne, d'âme charmante et frivole, s'était meublé aux couleurs de son esprit.

Cette villa si différente du "château", devait éblouir Maguelone, détruire le prestige de Saint-Landry, et Mme Paurel était plus Jeanne d'Albret que jamais quand la jeune fille parut avec son frère.

Cambrés, lumineux, Didier sentit que ces jeunes gens étaient accordés au cadre où lui-même se savait déplacé. L'aisance d'Henri s'informant de leur santé l'offensa comme une critique de son amabilité courte et bourrue. Enfin, il trouvait déjà la jeune fille changée. Pourquoi? Sans doute cette robe blanche, ce collier de cristal, un parfum sur elle.

Mme Paurel s'écria :

—Quels talons vous portez, mon enfant!

Maguelone regarda avec amour ses souliers de daim.

—C'est très mauvais pour la femme, de pareilles chaussures! reprit Mme Paurel en regardant Henri d'un air réprobateur.

Mais le jeune homme se mit à rire. Il trouvait que Mme Paurel exagérait.

—Ce n'est point, dit-il, parce que Maguelone les portera de temps en temps qu'elle tombera raide morte!

Comme tous les gens sans esprit, la régente détestait l'humour.

On annonça le déjeuner.

En dépit de l'animation d'Henri, le repas fut compassé. Mme Paurel supputait le "coulage" qui devait exister dans cette maison où rien n'était sérieux, pas plus les murs "pleins de perroquets et de sales femmes "les déesses" que le reste. Quel milieu pour une jeune fille!

Après le déjeuner, Henri offrit à ses hôtes de leur faire visiter la basilique.

—Elle vous plaira certainement, car elle est nue comme un temple protestant, et seule l'imagination la lambrisse à l'infini...

—Les catholiques ne manquent jamais d'imagination! dit la régente... Mais nous connaissons déjà cette église.

Ils s'installèrent dans le salon.

—Maguelone, dit soudain Didier, vous marchez sur un coussin.

En effet, elle enfonçait ses petits pieds bien chaussés dans un velours ciselé. Et le jeune homme fut suffoqué de l'entendre dire en riant :

—Laissez-le par terre, c'est sa place.

Ce petit détail frappa davantage Didier que toutes les remarques précédentes. Quoi, dans cette maison, on marchait sur un coussin plus beau que ceux placés sur les fauteuils du château! La désinvolture avec laquelle Mag traitait le riche velours fut une révélation pour Didier. Cette maison était l'autre du désordre et Maguelone n'était déjà plus Maguelone! Il soupira :

—Je préférerais jadis vos solides bottines